

Le vent courait sur la plaine
et autres poèmes

par Gabrielle Althen

Le vent courait sur la plaine et sur l'âme, qui pensait à ce moment précis qu'elle n'était pas aussi sûre qu'elle l'eût cru, puis se remémora bientôt qu'elle avait vu dans l'après-midi un merle indifférent posé à hauteur d'homme sur un piquet de fer. Le bec très jaune était serti tranquille au centre de l'absence, comme une pierre de prix.

- On n'existerait donc que par ce à quoi on pense, se dit l'âme, cependant que le vent déployait ses orgues sur le paysage manquant.

Parmi les feuillages persistants, on chercha le bijou. En vain. Mais il y eut quelques notes persuasives et dorées, entre lesquelles, le silence se remit à chanter doucement, comme un enfant.

Espérance

Où l'esprit, en restant aussi humble que le sourire qui s'essaie d'une amante incomprise, a caressé la peine et transmue en jeunesse les larmes, l'attente à nouveau se pelotonne, prête à bondir au-dessus des heures stagnantes qui, déjà, s'enfonçaient dans l'hiver.

Je sus l'inattaquable majesté d'un arbre mince. Le soir tombait. Le jour se relevait.

Quelques esprits chagrins, comme des cartes, s'affaîssèrent.

Chance de neige

Au bord de toi voici
Le temps et la bonté qui se regardent
Chasse utile ordre clair
Le vent balaye les anciennes paroles
Le sol patiente
Posé debout sur le chemin
Le monde est une apparition !

*C'est ton enfance qui revient
(Non ton enfance labourable
L'enfance étale)*

*Un pétale
– Ce pétale*

Voici encore :
Comme on dépose un gant
Elle pose son regard
– Le troisième regard ? –
Entre le temps qui dure
Et la bonté qui joue toujours un peu chez toi